

Guy Le Gaufey, *Le lasso spéculaire. Une étude traversière de l'unité imaginaire*, Paris : E.P.E.L., 1997, 287 p.

Marie-Pierre Maybon

Volume 10, numéro 1, automne 1999

Écritures et confessions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801116ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801116ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maybon, M.-P. (1999). Compte rendu de [Guy Le Gaufey, *Le lasso spéculaire. Une étude traversière de l'unité imaginaire*, Paris : E.P.E.L., 1997, 287 p.] *Horizons philosophiques*, 10(1), 166–168. <https://doi.org/10.7202/801116ar>

## COMPTES RENDUS

**Guy Le Gaufey, Le lasso spéculaire. Une étude traversière de l'unité imaginaire, Paris : E.P.E.L., 1997, 287 p.**

Publié sous les auspices de l'école lacanienne de psychanalyse, cet ouvrage pourrait inspirer de la méfiance, voire même une certaine réticence de la part du lecteur tant l'œuvre de Lacan semble farouchement défendue par ses zéloteurs. Aussi, une mise au point immédiate s'impose : Guy Le Gaufey ne s'inspire certes pas d'une hagiographie lacanienne sanctifiant le psychanalyste tant décrié. Il est vrai que tant par ses phrases verbeuses, labyrinthiques, dans lesquelles se perdent aussi bien néophytes et prosélytes, que par ses tentatives de formalisation pseudo-scientifique des mécanismes de l'inconscient, lire Lacan relève parfois de la haute voltige syntaxique, de l'acrobatie intellectuelle laissant bien souvent les neurones douloureusement crispés et leur propriétaire amer devant une frustrante incapacité à comprendre les complexes subtilités d'une pensée pour le moins mouvante.

Ici, point n'est besoin d'être un «lacanien» averti pour apprécier ce *Lasso spéculaire*, métaphore d'une autre métaphore par laquelle Lacan entra, en 1936, sur la scène psychanalytique : il s'agit ici — tous l'auront deviné — du fameux «stade du miroir» que le jeune inconnu d'alors présenta à Marienbad au Congrès international de psychanalyse. Pendant près de vingt années, Lacan retravailla le texte initial — *The looking-glass phase* — dont on connaît surtout la version de 1949 au titre beaucoup plus savant : «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique». Titre long dont seul le début sera retenu par la postérité; mais, peut-être était-ce là ce que désirait Lacan, dont le nom demeure désormais lié à cette phase, si décisive pour l'humain car structurant son identité.

Pourtant, comme le fait remarquer Guy le Gaufey, ce stade du miroir eut une genèse «pré-lacanienne» sur laquelle se penche justement l'auteur dans une première partie intitulée «Le moi spéculaire selon Jacques Lacan». En effet, Lacan ne défrichait pas ici un terrain neuf, et loin de lui retirer le mérite de sa «découverte», il faut mentionner qu'avaient déjà été publiés des travaux tant en éthologie, qu'en philosophie ou en psychologie ouvrant déjà une voie vers l'univers spéculaire. Bien sûr, Freud et sa théorie du narcissisme constituent un passage obligé; cependant, c'est auprès d'Henri Wallon et d'Edmund Husserl que M. Le Gaufey traque les linéaments de la pensée lacanienne. Ainsi, le premier avec sa double formation de philosophe et de clinicien spécialiste du système nerveux s'interroge déjà vers 1930 sur la troublante relation entre les êtres vivants et leur reflet. Quasi impossibilité, donc, de nier que Lacan ait lu son prédécesseur. Pour ce qui est de Husserl, l'on sait bien que le psychanalyste a entretenu des «fréquentations philosophiques» dans les années 1930,

particulièrement avec les *Méditations cartésiennes* du philosophe allemand. Mais de là à affirmer, comme le fait remarquer l'auteur, que Lacan ait vraiment lu et se soit inspiré de ce texte... Pourtant, Guy Le Gaufey examine attentivement les *Méditations* parce que, selon lui, «elles sont trop gorgées de la problématique qui nous importe pour les laisser de côté» (p.38); en effet, elles évoquent des notions — je, moi, autre, autrui, corps propre, etc. — récurrentes chez Lacan. Alors?... Autre paysage de cette toile de fond : quatre textes antérieurs à 1949 et qui contiennent les germes du «Stade du miroir», c'est d'ailleurs selon cette optique que M. Le Gaufey les examine avant d'opérer une relecture du célèbre texte affiné à de multiples reprises pour exprimer l'aventure de l'identité humaine au cœur de l'univers tridimensionnel de «l'imaginaire, du symbolique et du réel.» Mais, à travers les phénomènes d'identification, de ressemblance, de réflexivité et d'identité, n'est-ce pas la relation ambiguë, fantasmatique et imprévisible entre le créateur et sa créature — l'homme et l'image — dont il est également question ici?

Nonobstant ceci, la deuxième partie du *Lasso spéculaire* pourrait sembler moins à propos ; en effet, avec «La grande querelle des images», Guy Le Gaufey évoque en une soixantaine de pages les débuts de l'iconographie chrétienne et le grand vent iconoclaste qui se déchaîna contre elle et dont on retrouve les manifestations tout au long de l'histoire. Mais pour quelles raisons? C'est que l'icône représente non seulement un objet n'appartenant plus au «monde visible», mais elle offre le portrait d'un être — en l'occurrence le Christ — dont la nature double (à la fois humaine et divine) en interdit, selon l'iconodoule Nicéphore, la représentation fidèle. Présence d'une absence (la nature humaine du Christ), l'icône fait fonction de miroir impliquant un essentiel trajet des regards entre le spectateur et le «spectacle» : «Ainsi, devons-nous concevoir l'icône comme un miroir qui, loin d'offrir à qui la contemple une réduplication directe de sa face, apporterait dans le visible l'image en miroir du modèle lui-même.» (p. 144). Aussi, en tant que signe dont la nature même est vouée à l'interprétation théologique et sémiotique en ce qu'elle lie voir et savoir, l'icône opère-t-elle un réel pouvoir dont les enjeux sont à la fois théologiques et politiques; ceci semble bien éloigné — conceptuellement et temporellement — de ce moment fondateur de l'identité qu'est le Stade du miroir. Toutefois, le mécanisme iconique permet sans doute de mieux saisir la nature du signe et son lien au regard, lien évoqué par la notion de représentation à laquelle s'intéresse Guy Le Gaufey dans la troisième partie de son ouvrage.

Ainsi, avec *La représentation, entre image et chiffrage*, l'auteur va successivement examiner le concept de représentation chez Descartes, Diderot et Freud. Le premier creuse l'écart entre image et représentation et donne l'impulsion à l'organisation d'une théorie de la connaissance liée à la représentation. Ainsi, l'image naît de la sensation, «par contre, lors d'une éventuelle absence d'image en provenance des sens, il faudra que l'esprit se la "figure"»(p. 183). Le concept de représentation en devient plus équivoque encore, sa véricité,

sa matérialité, plus ambigus en ce qu'elles reposent sur un phénomène de rémanence. Mais la représentation est aussi un spectacle : en témoigne l'évocation du Diderot dramaturge pour qui l'acte de représentation théâtrale est similaire à celui de la réflexion spéculaire. En regardant le spectacle, le spectateur «doit pouvoir se reconnaître en lui comme dans un miroir.» (p. 186). Enfin, dernier temps de ce chapitre : l'incontournable Freud et sa théorie de la «représentation inconsciente», dénomination dont l'auteur souligne l'ambiguïté et même la contradiction qui forceront le psychanalyste viennois à en redonner des éclaircissements pendant une trentaine d'années.

L'ultime chapitre, «L'unité imaginaire», referme le lasso spéculaire pour nous déroulé au fil des siècles par Guy Le Gaufey. Mais, à ce point, peut-on se prononcer sur la nature de l'image spéculaire? Considérée naïvement en tant que représentation, elle perd sa puissance : de là sans doute la complexité du Stade du miroir puisque l'observateur nie toute distinction entre image et représentation en ce sens qu'elles n'impliquent pas la même attitude, le même point de regard. Alors que l'icône induisait à la fois au travers de l'image sainte l'invisible et l'indivisible, le retournement de l'enfant vers l'adulte instaure une rupture dans l'histoire de l'image spéculaire qui, un temps seulement, laisse entrevoir la jubilation d'une unité retrouvée, d'une subjectivité enfin maîtrisée. Pourtant, n'est-elle pas un séduisant piège créé *par* et *pour* l'homme, sorte de miroir aux alouettes prêt à écarteler le sujet entre l'imaginaire, le symbolique et le réel, inquiétant univers tridimensionnel dans lequel se vaporisent identité et unicité?

Marie-Pierre Maybon  
Études françaises, 3<sup>e</sup> cycle  
Université de Montréal